

La liturgie copte

Dans son célèbre ouvrage *Liturgie comparée*, paru en 1939, Anton Baumstark rappelait que la liturgie byzantine descend des cérémonies de la cour impériale de Byzance, alors que la liturgie copte, disait-il, “ est celle des paysans de la vallée du Nil ”. Sans vouloir presser cette comparaison au-delà de ce qu’elle vaut, on peut dire qu’elle reste valable — avec toutes les qualités qu’elle suppose. Autant la liturgie byzantine, du moins lorsqu’elle est célébrée selon toutes les règles, laisse une impression de solennité et donne à penser que “ l’on est au ciel plutôt que sur la terre ”, en présence du Roi des rois, autant la liturgie copte nous fait percevoir que nous sommes une communauté en prière, occupée à intercéder ensemble auprès du Père des miséricordes à la fois pour Lui rendre grâce de tout ce qu’Il nous donne et pour obtenir de Lui le pardon de nos péchés.

Une des choses qui frappe le plus le chrétien qui visite une église copte, c’est de voir comment toute la foule des fidèles répond ensemble aux invitations du prêtre, et participe ainsi activement à la célébration. Même l’anaphore est constamment coupée de dialogues entre les célébrants et les fidèles. À titre d’exemple, citons une partie du dialogue qui entoure les paroles de l’Institution dans l’anaphore de Basile, selon la tradition alexandrine (les réponses des fidèles sont en italiques) :

(le prêtre continue) ... Il est ressuscité des morts le troisième jour, est monté aux cieux, s’est assis à ta droite, ô Père, a fixé le jour de la rétribution où il apparaîtra pour juger le monde avec justice, et donnera à chacun selon son œuvre — *Selon ta miséricorde, Seigneur, et non selon nos fautes* — Il nous a laissé ce mystère grand et saint, et décida de se livrer à la mort pour la vie du monde. Il prit du pain, dans ses mains pures, sans défaut et sans tache, bienheureuses et vivifiantes, leva les yeux vers le ciel, vers toi Dieu, son Père et le Seigneur de tous. Il rendit grâce — *Amen* — Il l’a béni — *Amen* — Il le sanctifia — *Amen. Nous croyons, nous confessons et nous glorifions.* — Il le rompit, le donna à ses saints disciples et Apôtres purs, et dit: “ Prenez, mangez, ceci est mon corps, qui est rompu pour vous et est donné pour un grand nombre pour le pardon des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. ” — *Ceci est en vérité. Amen.*

Et ainsi de suite. On remarquera que, chez les Coptes, tout le peuple répond ensemble, et non pas simplement le chœur. Celui-ci, qui traditionnellement était composé de diacres (il y a souvent pas mal de diacres dans chaque paroisse, tous bénévoles), mais qui aujourd’hui est formé de volontaires, sert surtout à conduire le chant, et il n’exécute seul que des parties plus difficiles, ou variables, car la grande majorité des fidèles connaît et chante par cœur de longs passages de la liturgie.

La Divine liturgie s’appelle, comme chez tous les chrétiens de langue arabe, *quddâs*, de la racine *qds* qui évoque la sainteté; Burmester rend d’ailleurs ce mot par “ *Service of the Hallowing* ” (“ office de la sanctification ”). En copte, elle s’était toujours appelée *synaxis* — d’après le mot grec signifiant “ rassemblement, réunion ”, qui est passé en copte; on rencontre aussi *anaphora*, autre mot grec passé en copte qui, par extension, en est venu aussi à désigner toute la célébration eucharistique. En revanche, elle n’est jamais désignée sous le terme de “ (divine) liturgie ”, comme dans la tradition byzantine.

Elle peut, en principe, être célébrée tous les jours, à l’exception des trois premiers jours de la semaine sainte et du vendredi saint; en particulier, et encore une fois contrairement à

l'usage byzantin, elle a toujours lieu les jours de jeûne, le carême étant presque le seul moment de l'année où la plupart des églises ont une messe quotidienne; en effet, le reste de l'année, en beaucoup d'endroits, on ne célèbre systématiquement la *synaxis* que les dimanches et jours de fête, ainsi qu'en toute autre occasion convenable (par exemple à l'intention des défunts). Les rubriques demandent qu'on ne la célèbre pas sans qu'elle ait été précédée par les deux offrandes de l'encens du soir et du matin; en pratique, cette dernière au moins n'est jamais omise.

Ces *offrandes de l'encens* du soir et du matin, qui sont un ancien office paroissial, tiennent la place qu'occupent dans le rite byzantin actuel les vêpres et les matines. En effet, dans la tradition byzantine, l'ancien office paroissial (les liturgistes l'appellent "rite cathédral") a disparu: ce qu'on appelait à Constantinople l'ἁκολουθία ἱερατική ou "office chanté", est sorti de l'usage après la prise de CP en 1204 (mais fut encore conservé à Thessalonique pendant deux ou trois siècles), et c'est le *typikon* utilisé à Jérusalem par les moines de Saint-Sabas et du Sinaï qui a progressivement pris sa place. Aujourd'hui, le rite byzantin n'a plus d'office "paroissial" proprement dit, c'est un office d'origine monastique qui en tient lieu; chez les Coptes, en revanche, les deux types d'office sont restés bien distincts: il y a l'*agbiyya* (mot correspondant à ὥρολόγιον, часослов), qui est propre aux moines (même si nombre de laïcs pieux la disent aussi), et les deux offices de l'offrande de l'encens, qui doivent en principe être célébrés chaque jour dans chaque église, qu'elle soit monastique ou paroissiale, et qui le sont en tout cas au moins lorsqu'une *synaxis* est prévue. Une différence visible entre l'office "paroissial" et l'office monastique est que ce dernier n'a pas besoin de célébrant: même lorsqu'il est récité ensemble, il peut être présidé par un moine qui n'est pas prêtre (seule la bénédiction finale, qui est d'ailleurs plutôt une absolution, doit être donnée par un prêtre, et est omise s'il n'y en a pas); l'office de l'offrande de l'encens, en revanche, nécessite un prêtre et un diacre célébrants, ainsi bien entendu que la présence de fidèles qui répondent.

Mais revenons-en à la célébration eucharistique. Le célébrant principal, toujours unique, sera un évêque ou un prêtre, mais il est souhaitable qu'il soit assisté d'au moins un autre prêtre; celui-ci, toutefois, n'est pas un "concélébrant" au sens byzantin du terme: il est un assistant, qui remplace le célébrant pour certaines prières et encensements, car ceux-ci sont vraiment nombreux, et il est difficile de tout faire seul. La présence d'un ou plusieurs diacres (souvent trois ou quatre) est aussi requise, de même que celle des fidèles, bien sûr. Par ailleurs, il ne se trouve jamais à l'autel, à un moment quelconque de la célébration, qu'un seul prêtre, que ce soit le célébrant principal ou l'un des prêtres assistants; cela rappelle qu'il n'y a qu'un Grand-Prêtre, le Christ, dont le rôle peut être tenu par le célébrant principal ou par un de ses assistants. Toutefois les parties principales doivent être dites par le célébrant principal.

À l'heure actuelle, l'Église copte n'admet plus que trois anaphores: celle de S. Basile (selon la "recension alexandrine", laquelle n'est pas identique à celle de l'Église byzantine), celle dite "de S. Grégoire de Nazianze", qui est usitée surtout aux fêtes, et enfin celle qui est appelée "de S. Cyrille" et est la forme copte de l'ancienne "liturgie de S. Marc". Seule cette dernière est authentiquement égyptienne, mais elle sortie de l'usage depuis longtemps, bien qu'elle puisse être ressuscitée artificiellement en certaines occasions. Pour ce qui est de la langue liturgique, la plupart des paroisses emploient largement l'arabe, mais sans avoir peur

d'insérer des passages, parfois assez longs, en copte (langue descendant de l'ancien égyptien des pharaons, et qui n'est plus du tout parlée depuis pas mal de siècles); la plupart des fidèles ne comprend plus le copte, mais ils savent en général par coeur la traduction arabe de ce que chante le prêtre, de sorte qu'ils peuvent suivre sans difficulté; dans les monastères, l'usage du copte est plus étendu.

Présentons brièvement la *synaxis* ou *quddâs* copte, en faisant référence aux usages byzantins.

L'église, d'abord, ne contient généralement qu'un nombre limité d'icônes, parce que les Coptes n'ont pas connu la crise iconoclaste; on y trouve toujours une icône de la Mère de Dieu, une icône de la Résurrection que l'on porte en procession pendant le temps pascal, et les icônes des saints protecteurs de l'église, mais celles-ci peuvent être aussi tissées sur une tenture, par exemple sur le rideau qui, en dehors des offices, cache l'entrée du sanctuaire ou, mieux encore, qui enveloppe les reliques des saints lorsqu'on en possède (ces reliques sont souvent placées à l'intérieur d'un tronc d'arbre creusé, et enveloppées de tissus précieux). L'iconostase n'a souvent qu'une seule porte, par laquelle passent en tout temps tous ceux qui doivent entrer ou sortir du sanctuaire; mais on entre toujours dans le sanctuaire avec le pied droit en premier lieu, et on en sort toujours en marche arrière, en sortant d'abord le pied gauche. Jadis, on se déchaussait pour entrer dans une église copte, et c'est encore le cas dans les églises monastiques; dans les paroisses, en général on ne se déchausse plus que pour entrer dans le sanctuaire, ainsi que dans le chœur des diacres qui le précède immédiatement (correspondant à la *soléa* byzantine).

Il n'y a pas de proskomidie, mais le prêtre, en arrivant à l'autel, y prépare l'autel en disposant le diskos et le calice; sur l'autel se trouve une boîte de forme plus ou moins cubique, ouverte par le haut, que l'on appelle " le trône du calice ", et dans laquelle on dépose le calice pendant la célébration pour éviter de le renverser. Il y a aussi un grand nombre de voiles, que le prêtre utilisera, en les échangeant, pendant la célébration. Pendant ce temps, les fidèles chantent une hymne. Ensuite, le " président de la communauté ", le plus souvent un prêtre ou un diacre, mais ce peut être aussi un notable laïc, présente au prêtre un plateau avec des pains (3, 5 ou 7) qui viennent d'être cuits (en principe, ils doivent être encore chauds), parmi lesquels le prêtre choisit celui qui est le plus beau et le plus blanc: ce sera l'" agneau ", consacré au cours du *quddâs*, alors que les autres pains seront distribués comme pain bénit. Le prêtre l'essuie soigneusement, puis le présente solennellement au peuple et fait une procession autour de l'autel, suivi des diacres (qui portent le flacon de vin), en chantant: " Gloire et honneur, honneur et gloire, à la très sainte Trinité, Père, Fils et Saint Esprit. Paix et édification à l'Église de Dieu, une, sainte, catholique et apostolique... " et il commémore les vivants et les défunts pour lesquels est offert ce sacrifice.

Vient alors la " prière d'action de grâce " qui ouvre toute célébration copte (on omet ici les interventions du diacre et du peuple):

Rendons grâce au Dieu bienfaiteur et miséricordieux, Père de Notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ, car Il nous a protégés, aidés, conservés, reçus en sa présence, traités avec miséricorde, fortifiés et fait parvenir jusqu'à cette heure. Prions-le de nous garder encore en ce saint jour et tous les jours de notre vie, dans une paix entière, Lui qui est le Tout-Puissant, le Seigneur, notre Dieu.

(le prêtre) Maître, Seigneur Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ, nous te rendons grâce de toute chose, pour toute chose et en toute chose parce que tu nous as protégés, aidés, conservés, reçus en ta présence, traités avec miséricorde, fortifiés et fait parvenir jusqu'à cette heure. C'est pourquoi nous te prions et nous demandons à ta bonté, ô Ami du genre humain: donne-nous d'achever ce saint jour et tous les jours de notre vie dans une paix entière, avec ta sainte crainte. Toute envie, toute tentation, toute oeuvre de Satan, tout conseil des hommes méchants, toute attaque de la part des ennemis visibles et invisibles, éloigne-les de nous, de tout ton peuple et de ce lieu saint qui t'appartient. Accorde-nous ce qui est bon et utile pour nous. Car c'est toi qui nous as donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents, les scorpions et toute puissance de l'ennemi. Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du méchant. Par la grâce, la miséricorde et l'amour du genre humain de ton Fils unique, Notre-Seigneur, notre Dieu et Sauveur, Jésus-Christ, par qui te reviennent la gloire, l'honneur, la puissance et l'adoration, avec l'Esprit-Saint vivifiant et consubstantiel, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles.

Vient alors une prière sur le pain et le vin, suivie de la prière dite de l'*Absolution du Fils* (normalement récitée à voix basse parce qu'elle a déjà été dite à la fin de l'offrande de l'encens), et de la prière d'absolution des ministres (= prêtre, prêtre assistant et diacres); cette dernière prière est prononcée par le prêtre de rang le plus élevé présent dans l'église, patriarche, évêque, higoumène, autre prêtre, ou sinon par le prêtre assistant ou, à défaut, par le célébrant lui-même.

Ce seront ensuite les lectures: il y a trois épîtres, une tirée des épîtres de saint Paul, la seconde des épîtres catholiques, la troisième des Actes des Apôtres; on lira en principe le synaxaire du jour, puis vient le Trisaghion (avec les additions christologiques: *qui es né de la Vierge, qui as été crucifié pour nous, qui es ressuscité des morts et es monté aux cieux*); la lecture de l'évangile est précédée d'une prière et du *prokeimenon*; s'il y a une homélie, elle se fait ici.

Comme dans les autres liturgies (byzantine, latine...) les prières d'intercessions suivent l'évangile, notamment les trois "grandes intercessions" (pour la paix de l'Église, pour les Pères = autorités ecclésiastiques, pour les assemblées de prière; aujourd'hui, elles sont généralement dites à voix basse, parce qu'elles ont déjà été récitées pendant l'offrande de l'encens). Le *Credo* est dit à haute voix par tout le peuple; il est suivi par la prière qui introduit le baiser de paix, et par le baiser de paix lui-même: celui-ci se donne en ouvrant les mains jointes, et celui qui le reçoit place les mains jointes entre les mains de celui qui lui donne la paix, pendant que l'on chante l'hymne du baiser de paix, accompagné de cymbales.

L'anaphore est entièrement chantée par le célébrant, sans aucune prière secrète. Comme dans la majorité des autres traditions, elle s'ouvre par le dialogue "Haut les cœurs! - Rendons grâce au Seigneur - Il est juste et digne", suivi d'une "préface" (au sens que ce terme a dans la liturgie latine), qui décrit les grandeurs de Dieu; elle commence par les mots "Il est juste et digne", et se termine par le *Sanctus* chanté par le peuple selon la formule égyptienne. Ensuite vient la grande prière de consécration qui commence par "Saint, saint, saint..." et rappelle l'histoire du salut, aboutissant dans les paroles de l'Institution, l'anamnèse et l'épiclese, comme dans l'anaphore byzantine de Basile. Après l'épiclese, les anaphores de Basile et de Grégoire placent les diverses intentions de prière: pour l'Église et les autorités ecclésiastiques, pour les fruits de la terre (variable selon la saison: voir ci-dessous), et pour

ceux en faveur de qui on offre ce sacrifice; viennent ensuite les dyptiques, et la commémoration des vivants et des défunts. Dans l'anaphore de Cyrille, cette partie précède le *Sanctus*.

Après l'épiclese et jusqu'après la bénédiction finale, puisque le Christ est présent sur l'autel dans le pain et le vin consacrés, le prêtre ne bénit plus lui-même les fidèles, lorsqu'il doit dire *Paix à tous*: il tend seulement la main droite vers le peuple pendant que la main gauche est tendue vers le Saint Corps, et il salue sans tracer de signe de croix. Une particularité typiquement égyptienne est la " prière de saison "; la prière " pour les fruits de la terre " est variable et présente trois possibilités, selon la période de l'année: *de juin à octobre*: on prie " pour la crue des eaux du Nil "; *d'octobre à janvier*: " pour les semences, les plantes et les produits des champs "; *de janvier à juin*: " pour la salubrité de l'air et les fruits de la terre ". La commémoration des saints inclut, en théorie, les dyptiques contenant les noms de tous les patriarches d'Alexandrie défunts (actuellement au nombre de 117).

Après la fin de l'anaphore vient la prière de la fraction (qui est variable), pendant laquelle le prêtre bénit d'abord les saintes espèces l'une par l'autre, puis fractionne le Saint Corps de la manière prescrite; elle se conclut toujours par le *Notre Père*. Comme dans les autres liturgies, celui-ci est suivi de la prière sur les fidèles inclinés. Le prêtre récite la prière dite de l'*Absolution du Père*, suivie de l'élévation: *Les choses saintes aux saints!* Les fidèles répondent: *Un est le Père saint, un est le Fils saint, un est l'Esprit très saint. Amen.*

Avant la communion, le prêtre proclame à haute voix une profession de foi très solennelle:

Je crois, je crois, je crois et je confesse jusqu'au dernier souffle, que ceci est le corps vivifiant de ton Fils unique, notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ. Il l'a pris de notre Dame à tous, la Mère de Dieu, la Pure, Sainte Marie. Il l'a uni à sa divinité, sans confusion, ni mélange ni changement. Il a fait la belle confession (cf. 1 Tim 6,13) devant Ponce Pilate. Il l'a livré pour nous sur le bois de la sainte Croix, par sa propre volonté et pour nous tous. Je crois vraiment que sa divinité ne s'est jamais séparée de son humanité, pas même un instant ni le temps d'un clin d'oeil. Il nous est donné pour le salut, pour le pardon de nos péchés, et pour la vie éternelle de ceux qui y communient. Je crois, je crois, je crois qu'il en est ainsi en vérité. Amen.

Lors de la communion, les fidèles reçoivent d'abord du prêtre le Saint Corps, puis, du prêtre assistant ou du diacre, le Précieux Sang au moyen d'une cuillère; pendant ce temps, on chante le Ps. 150, entrecoupé d'*Alleluia*. Avec l'aide du prêtre assistant et des diacres, le prêtre lave ensuite à l'eau les vases sacrés, tout en disant d'abord une prière d'action de grâces pour la communion puis, après l'intervention du diacre " Inclinez la tête devant le Seigneur ", une prière de renvoi des fidèles, à la fin de laquelle il passe au milieu des fidèles en les aspergeant d'eau bénite. Le prêtre récite enfin le renvoi (отпуст), qui est très long, tout en distribuant le pain bénit ou *eulogie* (= *antidôron*), et bénit et renvoie les fidèles.

p. Ugo Zanetti